

« Quelles organisations pour transformer la société ? »

Miguel Benasayag est philosophe et psychanalyste.

Né en Argentine, il a aujourd'hui la double nationalité : argentine et française.

Il a étudié la médecine tout en luttant, dans la guérilla, contre la dictature de la junte militaire.

Il a survécu à la prison et à la torture. En France comme en Argentine, à l'université comme dans l'éducation populaire, il travaille à penser et à faire vivre « une nouvelle radicalité ».

Libérer la puissance d'agir des gens

« Comment résister aujourd'hui ? Comment construire du neuf, en l'absence de tout modèle alternatif ?

Résister ce n'est pas simplement s'opposer à la xénophobie, à la fermeture d'une usine, ou à d'autres mesures si injustes soient-elles. Le problème c'est comment résister d'une façon totalement nouvelle historiquement : résister en l'absence de modèle alternatif. Il faut avoir le courage d'assumer une époque complexe. La création de quelque chose de nouveau prendra le temps qu'il faudra. Il n'y a pas de raccourcis. Ceux qu'on nous propose sont des voies sans issue. Aujourd'hui il existe une myriade d'expériences d'éducation populaire, de contre-pouvoirs, d'associations de quartier... Où que l'on regarde dans le monde entier, les gens cherchent pratiquement comment faire autrement. (...)

Pendant un siècle et demi, le moteur des luttes était dans le futur, dans une promesse. On vit aujourd'hui dans une société où le futur représente une menace. Ce n'est donc certainement pas dans le futur que l'on va trouver la force de se battre. Toute évocation du futur a tendance à nous inhiber, à nous paniquer. Et c'est justement au nom de ce futur que le pouvoir nous domine et nous rend triste. Comment bouger si nous n'avons pas la motivation d'une promesse ? Le moteur des luttes a changé de place, il est ici et maintenant, dans le présent. (...) Le néolibéralisme n'est pas centralisé, il existe sous des formes différentes dans chaque lieu. La question n'est pas comment le vaincre, mais comment résister au néolibéralisme dans chacune de ces situations. (...) Le néolibéralisme a capturé la puissance d'agir des gens dans le désir de consommation, dans la peur. Notre question : comment libérer la puissance d'agir des gens ? (...)

Selon vous, il est essentiel aujourd'hui de penser les conflits sociaux autrement que dans la recherche leur dépassement, de leur résolution. Est-il nécessaire de penser la "permanence du conflit " et sa structuration pour faire vivre la démocratie ?

« Qui refoule le conflit se condamne à l'affrontement violent. A chaque fois qu'il y a des grèves, le gouvernement dit : on a mal communiqué. Cela signifie : bande de cons, si vous sortez dans la rue, ce n'est pas parce qu'il y a un conflit respectable, c'est parce que vous n'avez pas compris. Donc soit je vous explique à nouveau, soit je vous écrase. Sur des problèmes culturels, religieux ou sociaux, il y a une série de conflits. Ce n'est pas pareil de dire : ces conflits existent, comment fait-on société ensemble, que de chercher leur résolution. S'il y a conflictualité, nous pouvons avoir des territoires et des projets en commun. C'est l'une des voies de reconstruction des résistances. »

Richesse et puissance d'agir

« Quelle peut-être cette puissance créatrice dans une époque triste et obscure comme la nôtre ?

Une époque obscure, peut être définie comme une époque dans laquelle une société ne peut pas envisager le dépassement des problèmes centraux qui la menacent. Il y a des problèmes majeurs pour lesquels nous ne voyons pas d'horizon de dépassement possible (démographie, réchauffement climatique, désertification, problèmes liés à la croissance, à l'écologie, à l'économie, etc.).

Nous disons que cette époque est une époque obscure parce que nous, habitants de cette époque-là, nous ne pouvons pas, pour agir, entrevoir un horizon de dépassement qui ordonnerait nos actes.

Le propre de l'époque obscure c'est qu'il faut pouvoir accepter ce présent sans solution globale. Cela exige du courage. Ce sont des époques dans lesquelles, répondre à l'époque, signifie répondre à ce que l'époque elle-même pose comme défis, comme questions. Répondre aujourd'hui à notre époque en terme de puissance d'agir signifie oser lancer des recherches, des expériences, dans les lieux où les problèmes se posent. (...)

Comme le dit Michel Foucault : ce qui se produit de façon « correcte » au centre de la société, se constate avec dureté et brutalité dans la périphérie (périphérie des villes, périphérie de la normalité : la folie, la déviance, la maladie, dans les prisons...). Dans une époque obscure, le défi est la possibilité pour ceux qui le peuvent de lancer de la recherche théorique et des expériences pratiques dans la périphérie. (...)

Dans toute mon expérience j'ai toujours vu que les mouvements d'émancipation partaient d'une expérience de richesse supplémentaire et jamais de la merde qui n'a pas de fond. J'ai toujours vu, à la périphérie, dans les bidonvilles, dans les hôpitaux psychiatriques, etc., que la révolte naît toujours d'une richesse inattendue que tu expérimentes. Une fois cette richesse expérimentée concrètement, tu ne peux plus revenir en arrière. (...)

Dans mon expérience d'émancipation, j'ai pu constater que le moteur de l'émancipation n'est jamais lié à une promesse mais c'est lorsque les gens expérimentent quelque chose de différent et d'émancipateur que l'on comprend qu'un autre possible existe. A partir de des expériences vécues, il peut naître des engagements profonds. Cette expérience de richesse, dans le sens profond du terme, te change existentiellement. Je fais beaucoup référence à Spinoza, c'est la différence entre ce qu'il nomme le premier et le deuxième degré de connaissance. Quand on expérimente quelque chose d'autre, une « autre » richesse existentiellement pleine, il y a quelque chose en nous qui se transforme. La richesse d'une expérience partagée est le noyau chaud et vivant d'une expérience d'émancipation. Les choses ne sont riches que par rapport à une situation vécue. »

Pour une nouvelle radicalité

« Le siècle qui devait accoucher de toutes les émancipations est en train de finir comme un crépuscule mélancolique. Les expériences révolutionnaires ont tragiquement échoué, et le capitalisme, sous la forme du libéralisme à outrance, paraît désormais aussi inévitable que le coucher du soleil, qui plonge dans l'ombre des millions d'hommes et de femmes auxquels on demande de se résigner.

Et pourtant... Au Chiapas ou en Afrique du Sud, en Belgique ou en France, les sans-terre, les sans-papiers, les sans-travail, tous ces « sans » là, paraissent ignorer le diktat des grands de ce monde. En prenant appui sur l'analyse de ces nouvelles formes de radicalité, et sur l'étude critique d'expériences plus anciennes (notamment des guérillas d'Amérique latine), les auteurs proposent dans ce livre une critique fondamentale du messianisme révolutionnaire et de la pensée classique de l'émancipation, qui ne concevait la liberté que comme la conséquence de la prise du pouvoir. Et ils explorent les voies d'une autre radicalité, plus porteuse de changements et d'espoir, et qui saurait éviter les pièges du pouvoir : celle d'une pratique de la liberté toujours en actes, ici et maintenant, et qui ne serait plus simple promesse. » (*Quatrième de couverture*)

L'ère du vide.

Dépression majeure de notre époque : rien, dit-on, il n'y a rien qui en vaille la peine, rien qui mérite que l'on se mette en jeu, que l'on s'engage. Rien, apparemment, au-delà de notre propre survie. Les idéaux politiques sont épuisés, semblables à quelques reliques archéologiques héritées d'un passé récent et pourtant immémorial. (...)

On s'interroge sur la nature de ces gens d'une autre époque qui vécurent à la chaleur des passions révolutionnaires, on se demande aussi comment il a pu y avoir quelque chose là où il n'y a plus rien. A cette question une réponse est donnée : ce n'était là qu'un rêve, un simulacre, une prodigieuse tromperie, voire une mode de plus. On parle alors d'enthousiasme juvénile. En effet, si tout cela avait été réel, il en resterait bien quelque chose aujourd'hui, tout n'aurait pas disparu de façon aussi irrémédiable. Et ceux qui font ce constat se souviennent de leur passé révolutionnaire avec scepticisme et déception. (...)

De façon similaire, comme se réveillant vers la fin des années soixante-dix d'un long songe dogmatique, la plupart des intellectuels et militants occidentaux ont refermé, sans avis préalable, leur turbulente étape marxiste et révolutionnaire. Voici la devise qu'ils gravèrent alors au fronton de leur maison : "Toute tentative visant à transformer radicalement la société conduit, irrémédiablement, à la catastrophe et à la terreur." C'était pourtant cela qu'ils voulaient éviter, car le socialisme, comme chacun sait, était supposé être l'unique et véritable solution face à la barbarie. Depuis lors, au seul mot *révolution*, ils dégainent leur humanisme. Ce rejet du marxisme-léninisme, voire du projet de la modernité même, accusé d'être totalisant et totalitaire, n'a pas engendré – à de rares exceptions près – de pensée radicale visant une politique alternative. En effet la crise du marxisme a jeté la suspicion sur toute politique radicale, car une pensée révolutionnaire ne pouvant être que marxiste, si ce dernier était une fable, toute politique émancipatrice ne pouvait être qu'un mythe. (...) »

L'expérience révolutionnaire

C'est précisément à cause [du] désir totalitaire et fou d'instaurer la "société parfaite", et d'en terminer avec l'histoire, que la politique révolutionnaire moderne s'est vue sérieusement questionnée ces dernières années. Dans cette société il était prévu que l'humanité se réconcilie avec elle-même car elle aurait trouvé le système politique correspondant à son être. De fait, toute dissidence ne pouvait provenir que de l'anormalité, d'où les célèbres "hôpitaux psychiatriques" du régime soviétique ou les camps de rééducation maoïstes et vietnamiens.

Pourtant, dans presque tous les cas, ces expériences commencèrent justement comme des rébellions politiques, c'est-à-dire comme une résistance critique aux prétentions dogmatiques et totalitaires d'un système. Mais cet aspect, le seul qui, selon nous, soit véritablement politique, a été condamné en raison des ambitions totalitaires propre à cette pensée téléologique qui dominait les partis dits "révolutionnaires" depuis un siècle et demi.

Condamner de la sorte cet ensemble d'expériences révolutionnaires est réducteur et simpliste. Penser ce qui s'est produit là implique que l'on extraie de la gangue de ces projets totalitaires le noyau libertaire qui les a si souvent inspirés. (...)

Nous allons recourir à un exemple simple afin d'illustrer la complexité de ce phénomène. Imaginons un arrêt de bus où des individus attendent avec angoisse un bus qui n'arrive pas. Pour chacun, il est clair que l'objectif est de monter dans ce bus. Pourtant, pendant ce temps, il se passe des choses à cet arrêt. Une femme âgée se sent mal et il faut l'aider, un bébé a besoin de lait et quelqu'un doit aller lui en chercher, certains ont dans leurs poches quelques victuailles qu'ils commencent à partager, et peut-être même que quelqu'un, le plus amusant, se lancera dans un bref monologue destiné à divertir les autres. Qui sait si une grande passion ne naîtra pas entre deux personnes, car il s'agit là de la vie, donc de solidarité, de communauté, de partage, d'amour. Cependant si l'on demande à chacune de ces personnes ce qu'elle est en train de faire, elle répondra qu'elle attend l'autobus. D'ailleurs, il y aura probablement quelqu'un pour tenter de remettre un peu d'ordre dans cette queue, car il ne faudrait pas oublier l'objectif principal qui est de prendre ce fichu autobus et non de faire ce qu'ils sont en train de faire. En effet, pour ce type d'individu, il s'agit d'espérer et non de vivre, chose qu'il pourra faire uniquement là où doit le conduire l'autobus.

Une organisation révolutionnaire est un peu comme cette foule à l'arrêt d'autobus. On y suppose que tout le monde est là pour la même raison : faire la révolution et prendre le pouvoir, puisqu'après ce jour-là la vraie vie commencera. Peut-être est-ce effectivement cette espérance qui les mobilise et les inspire, mais pendant tout ce temps, ici et maintenant, on commence à vivre d'une autre manière, de nouvelles relations entre les gens se créent, on pratique la solidarité et le partage. Evidemment, il ne manque pas de dirigeants voulant imposer un peu d'ordre ou organiser sérieusement les tâches. En effet, pour ces derniers, le véritable objectif n'est pas de créer ici et maintenant de nouveaux liens de solidarité, mais de transformer le parti en une équipe efficiente et capable de réaliser les actions exigées par la stratégie politique. C'est donc au nom de la liberté et de l'égalité que le parti va reproduire des relations hiérarchiques et imposer une obéissance aveugle aux ordres du maître libérateur. (...)

Le poète grec Kavafis imaginait l'Ithaque d'Ulysse non comme l'île où il devait finir par arriver, mais comme l'objectif inaccessible qui, loin de le réduire au désespoir et à la résignation, l'incitait à poursuivre son voyage sans jamais s'arrêter, et ce, en dépit du chant des sirènes ou des enchantements de Circé. C'est même par souci de cette exigence qu'Ulysse s'est fait ligoter au mât de son navire, car il n'ignorait pas qu'il ne pourrait résister au chant des sirènes même en sachant qu'elles le tueraient ensuite. D'une certaine façon les sirènes et Circé sont assimilables à la jouissance de la pulsion de mort, qui est une tentative d'éliminer toute inquiétude, tout désir, en un mot d'oublier cette exigence qui nous pousse à aller toujours plus loin. Les sirènes et Circé sont le plaisir du conformisme, cette tendance à penser qu'on a atteint la fin et que rien de mieux ne saurait exister ; cela est d'ailleurs bien compréhensible si l'on songe que l'exigence est toujours accompagnée d'un certain malaise, comme cette mouche bourdonnant à l'oreille dont parle Socrate.

On pourrait penser qu'Ithaque était l'image du bonheur complet par rapport auquel tous les autres paraissent déficients ou imparfaits. Cependant, comme le montre Kavafis, elle était plus proche de la mouche socratique, témoignage persistant que la vie est dans le voyage et non dans l'étape finale, dans le quotidien et non dans cette sorte de repos ultime grâce auquel les sirènes du monde nous tentent. En conséquence on ne peut accorder foi à ceux qui disent qu'un seul chemin mène à Ithaque et qu'ils le connaissent. L'important est de continuer à avancer, sans crainte des déviations, des bifurcations et des dérives. »

La liberté est la libération ici et maintenant.

La liberté n'est pas un état qui *advindra* le jour où le capitalisme sera globalement tombé ; la liberté est la libération ici et maintenant. (...)

Dans toute "minorité" qui s'organise en fonction d'un principe de solidarité, de partage et de libération des modèles dominants, dans toute communauté qui rompt avec la sérialité propre au capitalisme s'affirme un principe de révolte politique même si elle ne se constitue pas explicitement en collectif politique. Dans un groupe de travailleurs, d'immigrés, de handicapés qui s'organise et crée des modes de vie alternatifs, il y a déjà un devenir-minoritaire.

Ce devenir-minoritaire se distingue de la "minorité" du sens commun. Car il ne suffit pas qu'un individu soit ouvrier, immigré ou handicapé pour être effectivement minoritaire. Pris un par un, comme le dirait le poète Juan Goytisolo, ces individus ne sont rien parce qu'ils ne se définissent que négativement, comme ce qu'ils ne sont pas ou à partir de ce qui leur manque : les non-propriétaires, les non-citoyens, les non-capables physiquement. Mais quand ils s'organisent, ils se déterminent par ce qu'ils *peuvent*, par leur puissance, par les nouvelles dimensions de la réalité qu'ils sont capables de créer. L'utopie est simplement cela : inventer d'autres mondes, d'autres manières d'être. »

Les textes présentés ici sont des extraits proviennent de trois sources :

- Un entretien sur Bastamag *Libérer la puissance d'agir des gens* (texte et vidéos) <http://www.bastamag.net/article1266.html>
- Un entretien à la MJC de Ris-Orangis *Richesse et puissance d'agir* http://www.mjcris.org/pageplus_quoideneufl%27info.html#richesse
- Miguel Benasayag et Dardo Scavino *Pour une nouvelle radicalité* (éditions La Découverte 1997)